Document generated on 04/17/2024 5:42 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Figures iconiques

Brigitte Seyfrid-Bommertz, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Sainte-Foy, PUL, coll. « Vie des lettres québécoises », 1999, 270 p., 29 $.

Axel Maugey, *Gaston Miron : une passion québécoise*, Brossard, Humanitas, 1999, 128 p., 21 $.

Roger Le Moine et Jules Tessier (dir.), *Relecture de l'oeuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides, 1999, 198 p., 24,95 $.

Michel Gaulin

Number 98, Summer 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37438ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gaulin, M. (2000). Review of [Figures iconiques / Brigitte Seyfrid-Bommertz, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Sainte-Foy, PUL, coll. « Vie des lettres québécoises », 1999, 270 p., 29 $. / Axel Maugey, *Gaston Miron : une passion québécoise*, Brossard, Humanitas, 1999, 128 p., 21 $. / Roger Le Moine et Jules Tessier (dir.), *Relecture de l'oeuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides, 1999, 198 p., 24,95 $.] *Lettres québécoises*, (98), 51–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Brigitte Seyfrid-Bommertz, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Sainte-Foy, PUL, coll. « Vie des lettres québécoises », 1999, 270 p., 29 $.
Axel Maugey, *Gaston Miron : une passion québécoise*, Brossard, Humanitas, 1999, 128 p., 21 $.
Roger Le Moine et Jules Tessier (dir.), *Relecture de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides, 1999, 198 p., 24,95 $.

Figures iconiques

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

Savard, Miron et Ducharme, trois figures d'écrivains qui représentent autant de moments déterminants dans la lente émergence d'une conscience plus proprement québécoise.

EN LITTÉRATURE COMME EN D'AUTRES DOMAINES, chaque époque possède ses hérauts qui en résument les aspirations avant que celles-ci n'aient véritablement émergé dans les consciences. Appartenant à trois générations différentes, bien démarqués l'un de l'autre tant par leur personnalité que par leurs intérêts, Félix-Antoine Savard, Gaston Miron et Réjean Ducharme n'en constituent pas moins les maillons d'une même chaîne qui, au cours des deux derniers tiers du XX[e] siècle, a mené la société québécoise du rêve annonciateur à l'affirmation triomphante avant de la projeter dans la postmodernité. Un peu à l'image de ces trois figures marquantes, les ouvrages qui font l'objet de la présente chronique sont fort différents l'un de l'autre par leur approche qui va, dans l'ordre inverse de la chronologie, d'une étude savante pour l'un à un témoignage de nature plus personnelle pour le second, puis à une tentative de bilan dans le cas du troisième.

Ducharme et les passions

Dans *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Brigitte Seyfrid-Bommertz veut se livrer à une « lecture systématique » (p. 3) de la « question des passions » (*ibid.*) dans les trois premiers romans de cet écrivain resté hautement énigmatique, soit *L'avalée des avalés* (1966), *Le nez qui voque* (1967) et *L'océantume* (1968), romans dits « d'enfance », par opposition aux œuvres subséquentes, dites « de l'âge adulte ». Partie d'une réflexion sur le rôle, dans les romans de Ducharme, de ce qui « n'est pas exemplaire, [de] ce qui ne fait pas partie de la norme, [de] ce qui est différent » (p. 2), l'auteure pose l'hypothèse selon laquelle cette différence s'exprime et s'explique, pour les personnages ducharmiens, par les passions, dont la rhétorique, d'après elle, est particulièrement apte à rendre compte. Constatation paradoxale, à première vue, à propos d'un écrivain qui, à l'exemple de plusieurs autres de sa génération, se méfie de la rhétorique et s'en joue pour mieux s'en délivrer. Seyfrid-Bommertz montre pourtant qu'en dépit de son « attitude offensive » (p. 1) à l'endroit des techniques séculaires de l'expression et de la persuasion, Ducharme n'en a pas moins souvent recours au plaidoyer, au débat, à l'éloge, ou encore à la diatribe, à la satire, à l'accusation, « formes qui entrent dans la plus pure tradition de l'éloquence oratoire » (p. 2).

Disons-le d'emblée, la démonstration de l'hypothèse de départ est aussi probante qu'impressionnante. Tout au long de son étude, Seyfrid-Bommertz alterne entre les diverses théories des passions chez les Anciens (celle d'Aristote en particulier), dont elle s'est donné une connaissance exemplaire, et une « proximité avec l'objet textuel » (p. 223), lui-même qui lui permet de confronter sans cesse le texte ducharmien et les données de la théorie. En tentant d'envisager sans cesse le *pathos* dans une perspective rhétorique, elle se penche tour à tour sur la façon dont les héros de Ducharme construisent leur univers passionnel, comment ils le perçoivent et le commentent, de quelle façon, enfin, ils le négocient avec les autres personnages ainsi qu'avec le lecteur. Elle en vient à la conclusion que les romans d'enfance de Ducharme donnent l'évidence d' « une déroute de l'intellect et [d']une explosion de la subjectivité, des affects », qu'ils « échappe[nt] au discours rationnel pour tenter d'épouser les mouvements mêmes de la vie » (p. 224), fidèles en cela à la théorie voulant que, chez l'enfant, le *logos* cède le pas à l'*ethos* et au *pathos* (p. 226).

Inspiré, sans en être pour autant esclave, des travaux de théoriciens tels Michel Meyer et Richard Coe, de même que de ceux d'éminents critiques tels Northrop Frye et Wolfgang Iser, complété en outre par une abondante bibliographie, l'ouvrage de Brigitte Seyfrid-Bommertz, issu d'une thèse de doctorat qui dut assurément être considérée comme brillante, constitue un apport important au domaine des études ducharmiennes.

Miron le passionné

La passion est présente aussi dans l'œuvre de Gaston Miron : passion pour le Québec, pour son peuple, pour son avenir pressenti au sein du concert des nations. C'est à cette passion qu'a voulu rendre hommage Axel Maugey dans son ouvrage *Gaston Miron : une passion québécoise*, mais on peut par ailleurs mettre en doute le vocable d'« essai » que l'auteur lui accole en page couverture.

Certes, l'essai est un genre « ouvert », qui autorise une grande liberté de forme. Mais encore faut-il qu'au sein même de cette liberté

s'enracine une certaine unité d'ensemble, à chercher le plus souvent du côté de l'originalité et de la nouveauté de la pensée. Or, tel n'est guère le cas ici, dans cette mince plaquette qui fait place tout à la fois, avant que Maugey ne prenne la parole en son propre nom, à un avant-propos de la main du vice-premier ministre du Québec, à une préface écrite par le secrétaire général du Haut Conseil de la Francophonie et à un texte déjà ancien de l'écrivain français Jean Cassou. Quant à sa propre contribution, outre sa présentation, Maugey reprend d'abord deux textes déjà anciens eux aussi (bien qu'ils aient été remaniés, nous prévient-il), venus d'un ouvrage paru à l'origine en 1972 puis réédité en 1989 et qui se trouvent donc à faire ici une troisième apparition. Le premier porte sur l'aventure de l'Hexagone, la maison d'édition fondée en 1953 par Miron et quelques amis, alors que le second présente une première lecture (1969) de *L'homme rapaillé*. À cela viennent s'ajouter deux nouveaux textes, soit une nouvelle lecture, trente ans plus tard, de la même œuvre, lecture qui tient bien davantage de la paraphrase que de l'analyse approfondie, puis un autre texte, intitulé « Pour saluer Gaston Miron », curieux amalgame, de la part de l'auteur, d'un exercice de *name dropping* autour de ses premières années de vie au Québec, et d'une paraphrase des réponses fournies par Miron à une enquête sur les poètes québécois menée par Maugey à une époque aussi reculée que 1969.

En somme, cet ouvrage dans lequel fourmillent en outre jugements discutables et hyperboles de tous genres est malheureusement à classer parmi ces livres dont on aurait très bien pu faire l'économie.

Savard/Menaud

On sait que, dans les dernières années de sa vie, Félix-Antoine Savard signait souvent ses lettres à des amis ou à des familiers du simple nom de « Menaud ». L'homme était en quelque sorte devenu, à ses propres yeux comme à ceux de plusieurs de ses admirateurs, son propre personnage.

Relecture de l'œuvre de Félix-Antoine Savard réunit les actes d'un colloque tenu à l'Université d'Ottawa, les 24 et 25 octobre 1996, pour marquer le centenaire de naissance de l'écrivain : allocutions officielles, témoignages, souvenirs, interventions en table ronde et, comme il se doit, communications savantes sur l'un ou l'autre aspect de l'œuvre. Comme le signale Roger Le Moine, dans sa présentation de l'ouvrage (p. 9), le but de la rencontre n'était pas de marquer un terme à la recherche sur Savard, mais d'en constituer plutôt une étape supplémentaire. À quelque soixante ans de distance de la parution de *Menaud, maître-draveur*, il s'imposait sans doute de tenter de dresser le bilan provisoire d'une action et d'une œuvre et de s'interroger plus particulièrement sur la stature de cette dernière face à l'épreuve du temps.

Comme le veut le genre, on trouvera donc un peu de tout dans cet ouvrage : par exemple, une étude de l'influence de Virgile sur *Menaud, maître-draveur* (Jean des Gagniers) ; un examen des remaniements et des changements autant lexicaux que stylistiques, non toujours heureux, pratiqués au cours des ans, par Savard, sur les diverses éditions de ses œuvres (Jules Tessier) ; un tour d'horizon des réactions que continue de susciter, au Canada anglais, le « message » pressenti de Menaud (Donald Smith) ; enfin deux études à caractère psychanalytique, l'une de Jacqueline Gourdeau sur *La Dalle-des-Morts*, dans la mouvance d'une étude plus ancienne sur *Menaud*, l'autre de Mona Gauthier sur les « Fantasmes et identifications dans le récit savardien ». Cela sans parler de deux interventions à caractère plus « poétique » du regretté Pierre Perrault sur les rapports parfois difficiles qu'il entretint, à l'époque où il travaillait à l'Île-aux-Coudres, avec son voisin de Saint-Joseph-de-la-Rive, notamment autour de la question nationaliste.

Gaston Miron

Félix-Antoine Savard

Mais auront retenu particulièrement mon attention deux textes. Celui de Roger Le Moine, d'abord, sur « Savard et le "passage de la ligne" », où l'auteur s'emploie à évoquer le milieu familial bourgeois dans lequel Savard avait grandi à Chicoutimi et l'effet qu'eut sur lui, en 1927, le passage de la « ligne du serpent » séparant la région du Saguenay du comté de Charlevoix et qui le fit entrer, au dire de Le Moine « dans une sorte d'état de grâce qui lui [permit] de donner *Menaud* et *L'abatis* » (p. 69). Cet état de grâce dura dix ans, après quoi il retraversa la « ligne » pour revenir aux idées bourgeoises et chrétiennes de son milieu d'origine. Celui de Réjean Robidoux, ensuite, devait remettre les pendules à l'heure, pour ainsi dire, au cours de la table ronde consacrée à « Félix-Antoine Savard et l'épreuve du temps », en faisant observer que, en tant qu'écrivain, ce dernier « aura conservé toujours le besoin au moins implicite de la référence et du point d'appui » (p. 162), comme en témoigne éloquemment *Menaud* avec la place intertextuelle qui y est faite au *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. C'est ce qui fait de Savard, aux yeux de Robidoux, un « auteur second, mais dans les pas d'Homère, Virgile, Mistral, Claudel, Bremond et autres géants » (*ibid.*). Opinion qui ne sera pas nécessairement partagée, faut-il le préciser, par les admirateurs inconditionnels de Savard.

Mais il est pourtant un point sur lequel une majorité des participants à ce colloque semblent s'être entendus : le pas de clerc qu'aurait commis, à leur avis, l'illustre vieillard en publiant, dans *Le Devoir* du 6 janvier 1978, son « testament politique », une profession de foi fédéraliste par laquelle ils voient une trahison du personnage de Menaud par son propre créateur. Comme s'il n'était jamais permis à personne de changer d'avis...